

CARNETS DE VOYAGE - SHAKESPEARE (*)

"En cet instant chéri, en ce maintenant doré..." écrivait Lady Montaignut à sa sœur, voici deux siècles. Phrase simple et sensuelle qui m'emplit d'une incroyable douceur, comme si, en exprimant la secrète reconnaissance de la maturité, elle me montrait l'instant présent, pendu tel un fruit sucré à l'arbre de ma vie.

Parfois il suffit d'un simple mot, d'une brise légère, d'un rêve ou du bourdonnement goulé d'une abeille dans une fleur pour que, brusquement, nous sachions que nous sommes heureux.

En cet instant chéri, en ce maintenant doré... je suis assis sur un petit banc dans le "Jardin du Poète", derrière la maison de Shakespeare et je me chauffe au soleil. Autour de moi, des fleurs rouges et blanches, des arbustes taillés habilement en forme de canards, de cygnes ou de paons. Les peupliers murmurent, l'eau gazouille, deux petites filles se roulent et jouent comme des chats dans l'herbe...

Les soucis et les inquiétudes s'effacent, perdent leur venin et s'endorment eux aussi comme des lézards au soleil dans le "Jardin du Poète". On peut saisir l'instant, plein, frais et rond comme une grenade. Par un jour pareil, en un pareil lieu, le monde se transforme en une sorte d'au-delà; le vent et l'air se peuplent de hautes présences.

En entrouvrant les yeux, on peut voir, assis sur le même petit banc, le Maître de ce lieu avec son vaste front, sa luisante calvitie, ses yeux tristes et ses grosses lèvres sensuelles. Il tient un grand registre qu'il feuillette. Si nous nous penchions, nous ne lirions pas, comme nous aurions pu l'espérer, des vers tragiques ou des sonnets d'amour, mais des chiffres, des comptes en livres sterling, en shillings, en pence. Il tourne la page. Les loyers ont rapporté telle somme, les champs telle quantité de blé, les moutons tant de laine ou de lait... il tourne encore la page. Des gribouillages illisibles, des phrases éparses. On ne comprend rien. On a envie de lier conversation, on se prépare à dire quelque chose, mais Shakespeare paraît si pâle, si fatigué... Il a cinquante-trois ans, nous sommes en mars, aux premiers soleils et le poète s'assoupit sur le petit banc.

Alors, nous regardons à loisir le livre ouvert et, après mille efforts, nous réussissons à déchiffrer quelques lignes:

"Au nom du Seigneur, Amen. Moi, William Shakespeare, saint d'esprit et de corps..." Et plus bas:

"Je confie mon âme à Dieu mon créateur. J'ai la foi inébranlable que seule la grâce du Christ notre sauveur me permettra de prendre part à la vie éternelle..." Plus loin:

"A ma fille Judith, cent cinquante (150) livres. A ma sœur Jeanne vingt (20) livres. A ma petite fille Elisabeth Hall, ma vaisselle, à l'exception des grands plats d'argent..."

Suivent de nombreuses phrases d'une écriture illisible. Sa main a dû trembler, il était pressé. La plume s'est accrochée et l'encre a giclé. Dans un coin, on peut lire:

(*) Texte publié dans "La Revue des deux mondes", Paris, 15 mars 1958, pp. 201-209.

"A Thomas Cobb, mon épée. A Mr. Collins, treize livres six shillings huit pence. A ma fille Suzanne..."

Shakespeare bouge, soupire, ouvre les yeux et regarde autour de lui. Mais il ne voit personne, même pas sa petite fille Elisabeth qui se roule dans l'herbe. Il pousse un nouveau soupir et sort de sa ceinture un long encrier de bronze orné d'un écusson représentant une lance d'argent sur champ d'or et un faucon aux ailes déployées. Il sort également une plume d'oie, se penche et se met à écrire:

"A ma femme, le lit n°2". Il réfléchit un instant, hésite, se décide enfin et ajoute: "Avec la literie."

Il s'arrête de nouveau, fatigué.

Un mois plus tard, le 23 avril, il devait mourir. Il sent déjà sa vie le quitter comme si son sang coulait de ses veines ouvertes.

"Je me meurs, Horatio !... Malheureuse reine, adieu!... Vous tous, pâles et tremblants à cette catastrophe, muets spectateurs de cette tragédie, si j'avais plus de temps, si ce cruel huissier, la mort, n'était pas si fidèle à sa consigne, oh! je pourrais vous dire... mais laissons tout cela!... Horatio, je me meurs!..."¹

Un corbeau vient se poser sur le peuplier. La branche fléchit, l'oiseau funeste regarde le Maître assis sur le petit banc. Il le regarde inlassablement, hochant la tête et le bec baissé comme si l'homme sentait déjà le cadavre.

Alors Shakespeare lève la main. Veut-il, par ce geste, accueillir l'oiseau ou le renvoyer ? Qui sait ?... Cependant cet effort l'épuise; son corps devient immatériel et, transformé en brume printanière, se répand sur l'herbe; il change sans cesse de forme et comme soudain la brise se met à souffler, Shakespeare se dépose doucement en rosée sur la terre.

Les deux petites filles ont disparu, le corbeau toujours perché sur le peuplier se met à croasser. Près de moi, sur le petit banc, se tient encore mon compagnon, un Anglais retraité dont j'ai fait la connaissance à Stratford même. Il a été instituteur pendant quarante ans, poète aussi et, l'année précédente, il est revenu dans sa ville natale pour y finir ses jours. Deux touffes blanches de barbe soyeuse encadrent ses joues et ses yeux ressemblent à de fraîches violettes. Ce matin, il m'a fait visiter tous les lieux de pèlerinage:

Ici il est né, là il a vécu, voici son lit, son testament, sa signature. Et cette maison, actuellement occupée par un pâtissier, fut celle de sa fille Judith. Sur ce pont, il s'arrêtait pour regarder le coucher du soleil...

La ville entière vit, rampe, mendie et trafique à l'ombre de son grand homme. Shakespeare la domine maintenant, seigneur tout-puissant tardivement comblé, lui qui de son vivant n'a cessé de pousser des soupirs comme celui-là:

"Hélas, c'est vrai, j'ai erré ici et là et suis devenu la risée du monde, mettant en sang mon âme, vendant à bas prix la chose la plus précieuse..."

Acteur moyen, son meilleur rôle fut le Spectre dans *Hamlet*. Amant malheureux, il se traînait aux pieds de la "noire" Mary Fitton qui le trompait avec d'autres, plus jeunes, plus riches et plus beaux.

1 "Hamlet", scène XX, traduction par Georges Roth.

"Je suis heureux d'être près de toi, même si tu me tortures, même si tu m'envoies faire tes emplettes..."

Il gravitait autour de quelques jeunes lords auxquels il dédiait humblement ses œuvres et si le nom de ces fiers nobles vit encore, c'est grâce à ce pauvre acteur qui a bien voulu le mettre sous sa plume.

"L'amour que j'éprouve pour vous, Votre Honneur, est infini... Ce que j'ai fait vous appartient. Ce que je ferai est à vous..."

Il était "tendre et sensible", selon les témoignages de ses contemporains, "honnête, généreux, doux et doué d'une grâce presque féminine". "Doux cygne de l'Avon" comme l'appelait son ami Ben Johnson. Il pénétrait l'âme de ses semblables, éprouvant leurs chagrins et leurs joies avec son propre cœur. Il savait aimer, là était son secret.

Pourtant, du cœur tendre de ce Cygne, sont sortis de sanguinaires oiseaux de proie, d'horribles criminels qui tuent l'innocence, la bonté et le sommeil sans que tremble leur main. Les plus grands héros de Shakespeare: Othello, Coriolan, Richard III, Macbeth sont des monstres, qui, lâchés sur la terre, ne la quittent plus. Ils errent dans notre esprit, augmentent la terreur de notre solitude et enrichissent les profondeurs de notre âme. Pourtant, de cette même poitrine sont sortis également d'autres personnages délicats, innocents et purs: Juliette, Desdémone, Ophélie, Cordélia, Virginie, Miranda, héroïnes qui enrichissent les couches supérieures de notre âme.

Grâce à Shakespeare, la femme a acquis de nouvelles lettres de noblesse et nous ne pouvons plus tomber amoureux sans que flottent sur les épaules de l'aimée les cheveux dénoués d'Ophélie ou que surgisse, parfumé et sanglant, le petit mouchoir de Desdémone.

Une âme immense qui s'élève du fond de l'Enfer jusqu'au sommet du Paradis. Si l'humanité devait envoyer un représentant auprès de Dieu pour plaider sa cause, elle choisirait Shakespeare. Personne comme lui n'a su manier le langage humain avec à la fois autant de vigueur et de douceur, d'âpreté et de mélodie, avec un art aussi enchanteur.

Encore hésitante et verbeuse dans les premières œuvres, sa langue acquiert dans *le Songe d'une nuit d'été* et dans *Roméo et Juliette* une musicalité et une douceur incomparables. Le dialogue des deux amoureux est le chant de deux rossignols sur les branches fleuries du printemps.

Plus tard, dans *Jules César*, la langue du poète devient dense, forte et rude. Evoluant toujours, dans *Hamlet*, elle s'enrichit de nouvelles qualités: rapide et passionnée, elle garde son ancienne douceur. A chaque grande tragédie, le vers se rénove, la flamme brûle plus fort, la pensée devient plus profonde, l'expression se concentre, une lourde passion couve: amertume, horreur, mépris des hommes.

Vers la fin, avec *la Tempête*, Shakespeare s'apaise de nouveau, s'adoucit. Mais ce calme et cette douceur sont totalement différents de l'agréable musique qui se dégageait des premières pièces. Dans *la Tempête*, on se rend compte que le poète a traversé tous les orages pour atteindre à cette sérénité et que la douceur de l'œuvre est le résultat d'un travail épuisant, d'un traitement alchimique du cœur de l'homme par lequel sont transformés en miel tous les poisons.

Qui donc, mieux que Shakespeare, pourrait nous représenter si chaque planète devait envoyer à Dieu un représentant ?

Brusquement, cet homme qui, après Dieu, avait pu créer le plus grand

nombre d'âmes, au moment même où il devient maître absolu de sa langue et où sa faculté d'expression atteint un pouvoir d'envoûtement extraordinaire, brusquement, cet homme se retire à Stratford, une petite ville insignifiante. Il y achète des terres, prête son argent contre intérêt et se contente - en pleine force de son âge: cinquante ans à peine - des fades plaisirs de la vieillesse: stalle à l'église, belle maison, vaisselle d'argent, bonne chère, longues promenades, tranquilles conversations...

"Son but était donc de gagner de l'argent et non pas de connaître la gloire. Serait-il devenu immortel sans l'avoir voulu ?" se demande avec malice Pope, le poète anglais.

- Je n'y comprends rien, dis-je soudain, rompant le silence.

Mon compagnon, le brave retraité qui se chauffait au soleil près de moi en feuilletant lentement un livre, me regarde d'un air surpris.

- Qu'est-ce que vous ne comprenez pas? demande-t-il de sa voix mielleuse et désagréable.

- Pourquoi a-t-il cessé de créer ? Il avait connu les joies et les chagrins de la vie, il avait mûri, son cœur débordait de biens comme ces riches galères qui revenaient alors des îles mystérieuses de l'Océan Indien. Pourquoi donc s'est-il échoué ici, à Stratford ?

- Comment dites-vous ? Echouer ? s'exclama mon shakespearien, offusqué. Est-ce de Shakespeare que vous parlez ? Ce que vous appelez un naufrage, ne serait-ce pas plutôt une apothéose ?

- Apothéose ? Je ne comprends pas.

- Il est parti jeune de cette ville pour aller dans la capitale, il a fait son devoir mieux que quiconque dans ce monde et ensuite, comme un bon maître-ouvrier, il est revenu dans son pays natal pour vivre tranquillement ses dernières années: profiter du soleil et de la bonne table, aller à la messe le dimanche, faire sa promenade du soir et jouir de la considération de ses compatriotes. En un mot: recevoir le salaire qui lui était dû. Une vie humaine peut-elle parcourir une plus parfaite trajectoire que celle-là ?

Je ne réponds pas. Comment discuter avec un instituteur retraité, poète par surcroît qui, en défendant Shakespeare, défend en secret et avec une bonhomie malicieuse, sa propre petite existence qui a suivi une "identique" trajectoire ?

Cependant, cette question sans réponse demeure douloureuse pour moi, car je n'ai jamais pu savoir si le devoir de l'homme comportait réellement une fin. Avons-nous le droit, avant notre mort et même au-delà de notre mort, d'abandonner la lutte ?

La ligne courbe a été celle que j'ai le plus détestée, celle que mon âme n'a jamais voulu admettre. Indispensable peut-être, juste, inévitable, elle est la ligne que décrivent individus et civilisations. Au début, ils se battent bravement, puis ils tentent la grande et héroïque offensive qui les mène au sommet, pour déposer les armes et signer la capitulation vers la fin. Ainsi, apaisés, ayant reconnu leurs frontières et maîtrisé leur folie, ils se soumettent, sagement, intelligemment, à la nécessité.

Il en est donc ainsi. Cependant, le cœur de l'homme, cet éternel amoureux de l'Amour, aurait sûrement préféré que le soleil demeurât pour

toujours à son zénith. Le crépuscule, malgré sa douceur, ses couleurs et sa fraîcheur, ne peut pas le consoler.

- Ce que j'aime le plus, poursuit l'instituteur, est la fin si humaine, si anglaise par laquelle il a couronné sa vie tumultueuse. Il achète une maison et une terre, devient le pilier et la fierté de sa petite ville natale, se transforme en gentleman, se procure un titre de noblesse et grave ses armoiries - une lance d'argent sur champ d'or et un faucon aux ailes déployées - sur le fronton de sa porte, sur ses armes, ses sceaux, ses bagues, ses plats, ses couverts, ses mouchoirs et son linge. Sur sa pierre tombale, aussi. C'est ainsi que les héros comblés par la vie finissent leurs jours. Parmi tous, ils sont les plus enviables.

Je ris.

- Pourquoi riez-vous ? me demande le retraité et ses favoris frémissent, menaçants.

- Excusez-moi, répondis-je, mais au moment où vous parliez, une image insolite m'est venue à l'esprit. Souvent, en nettoyant les entrailles d'une poule, on trouve un grand nombre d'œufs, petits et grands, non formés encore. Eh bien, cette poule a été tuée trop tôt et on doit avoir des remords. N'est-ce pas votre avis ?

Le retraité hausse les épaules, mais par politesse, ne répond pas. "Ces Orientaux, doit-il penser, se moquent bien des valeurs et du respect. Je lui parle de Shakespeare et cela lui rappelle une poule éventrée avec ses œufs. Leur dieu, le soleil, est le plus impudent qui soit."

Il rajuste ses lunettes et se met à chercher une page dans le livre qu'il tient :

- Vous permettez ? demande-t-il. Ecoutez ce que dit un de nos grands écrivains : Thomas Carlyle.

Il arrondit sa voix et commence :

- "Shakespeare est la plus grande chose que nous ayons produite jusqu'à présent. Que ne donnerions-nous pas pour le garder ! Si l'on nous demandait " - O Anglais, que préféreriez-vous donner: l'Empire des Indes ou Shakespeare ? Les officiels répondraient bien entendu à leur manière; mais nous, voici ce que nous répondrions: peu nous importe de posséder un empire ou non. L'Empire des Indes disparaîtra un jour, Shakespeare, jamais!"

Il se tait. Si Shakespeare pouvait entendre ces éloges, il hocherait sûrement la tête avec tristesse. La gloire posthume importerait peu à ce sensuel dont les sens affamés, durant sa vie, furent condamnés à être mal satisfaits par des restes...

- A quoi pensez-vous ? me demande l'instituteur en me regardant par dessous son lorgnon.

- Je pense que cette adoration de l'œuvre de Shakespeare est venue trop tard.

- Il vaut mieux tard que jamais ! remarque mon interlocuteur. Quand un grand homme méconnu sait qu'un jour la consécration et la gloire viendront, il souffre moins.

- Qu'en savez-vous ? demandai-je en me mettant en colère malgré moi. Qui vous l'a dit ? Pour les êtres qui aiment intensément la vie - la vie dans toutes ses manifestations: le vin, les femmes, les voyages, les honneurs - pour ces êtres qui souffrent quand ils sont privés de tout ce qu'ils désirent, mieux vaut *jamais* que tard !

- Pourquoi vous fâchez-vous? dit l'instituteur en souriant avec condescendance à ce fruste et coléreux oriental que je suis.

- Parce que ses amis, les lords Essex, Montgomery et Southampton avaient une sorte de mépris pour lui. Parce qu'ils lui "soufflaient" les femmes qu'il aimait. Parce qu'aucun d'eux n'a jamais su deviner qui était ce modeste acteur, ce "doux William" qui s'abaissait à leur parler !

"En écrivant *Hamlet*, il a mis à nu son cœur, montré toutes ses blessures, poussé un cri que nul n'a entendu. Il a fallu cent soixante dix-neuf ans - alors que la gorge qui l'exhala était depuis longtemps devenue terre - pour qu'une oreille entendît ce cri. Un certain Henry Mac Kenzie fut le premier à découvrir, vers 1780, le "charme indescriptible" de *Hamlet*. Il fut le premier à remarquer qu'une bouleversante énigme se cache derrière le pâle éphèbe. Enigme qui, depuis, n'a cessé de s'épaissir car chaque génération a chargé *Hamlet* de ses propres problèmes.

L'instituteur a fermé les yeux. Il ne veut plus rien entendre. Et moi je songe à la lente cristallisation de la légende shakespearienne. Tant que dura la période classique où dominaient la phrase mesurée, le froid adjectif, les trois unités, Shakespeare fut regardé comme un monstre sans tête ni queue, comme un barbare. Vint ensuite le Romantisme qui brisa les moules et libéra l'âme. Les outrances, les nombreux adjectifs, les audacieuses divagations, les passions immodérées furent alors considérées comme les nouveaux commandements de l'Art. Shakespeare en devint aussitôt le prophète législateur, porteur d'un nouveau décalogue.

Depuis, à côté de la Bible, dans chaque foyer anglais, on trouve un autre livre, aussi épais et usé à force d'être lu. C'est une édition des œuvres complètes de Shakespeare.

Pourtant - et cela est le plus surprenant - il n'existe pas de type humain plus éloigné des héros de Shakespeare que l'Anglais contemporain. Ouvrir un livre de Shakespeare, c'est ouvrir une cage où sont enfermés des fauves: cris et hurlements, actes de violence, élan qui ne peut et ne veut être contenu, forces primitives brusquement libérées... C'est que ce fauve élisabéthain continue de vivre au fond de chaque Anglais de notre temps, mais il est gardé par les barreaux de fer de la dignité victorienne.

Un jour, à Londres, je parlais avec un écrivain anglais:

- Comment les Anglais d'aujourd'hui, lui disais-je, peuvent-ils comprendre des âmes aussi différentes des leurs que celles des héros de Shakespeare ? Aujourd'hui, la jungle shakespearienne s'est déplacée vers des pays plus chauds.

- Personne, me répondit-il, ne peut comprendre et aimer Shakespeare comme l'Anglais contemporain. Non pas parce qu'il s'agit d'un poète de notre race et qu'il écrit notre langue, mais parce qu'au moment où nous l'écoutons, le fauve enchaîné, qui se cache au fond de chaque Saxon, se libère enfin; parce qu'à ce moment, nos cinq sens s'épanouissent et jouissent de tout ce qu'ils désiraient en secret sans oser y goûter. Shakespeare est pour nous la soupape de sûreté qui, en se soulevant, nous empêche d'étouffer. Son œuvre agit sur nous comme les rêves obscènes que font les ascètes et qui, en les consolant, leur permettent de rester purs.

Le soleil s'est déjà couché. Je rentre lentement chez moi en suivant la berge du fleuve, calme et verdoyante.

Dans les premières ombres bleues du crépuscule, je distingue sur la rive les cygnes qui font avec coquetterie leur toilette du soir. Courbant fièrement leur col serpentin, ils picotent, nettoient et peignent avec leurs larges becs jaunes leur gorge gonflée. Et le duvet arraché se dépose au bord de l'eau, comme de l'écume.

Ils ont encore bien joué, bien mangé, volé et nagé, aujourd'hui. La nuit descend, ils se préparent à aller dormir. Et je songe de nouveau à leur frère aîné, le "Cygne de l'Avon".